

MIECZYŚLAWA SEKRECKA

L'IDÉE DU PEUPLE ÉLU  
DANS L'OEUVRE DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN  
LE PHILOSOPHE INCONNU

L'idée du peuple élu apparaît chez Louis-Claude de Saint-Martin pour la première fois en 1782, dans le *Tableau Naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*<sup>1</sup>, sa seconde oeuvre qui devait être, suivant son intention, un exposé systématique de sa doctrine. Inscrite presque depuis le commencement dans sa philosophie, l'idée du peuple élu n'est pas une déviation de sa pensée, mais elle en est un élément constant. Dépasant son mysticisme religieux, elle fait partie de sa vision historique du monde, pour rejoindre sur certains points l'eschatologie dans la confiance d'un avenir régénéré du monde et de l'homme.

En 1782, c'étaient les Juifs qui portaient le titre de peuple élu. L'intention de Saint-Martin était, dans le *Tableau Naturel*, d'embrasser l'histoire du peuple juif depuis son origine jusqu'à la chute de Jérusalem.

Les Juifs furent rappelés à remplir leur mission au moment où l'humanité, descendant de chute en chute, tomba dans la plus grande dépravation qui fût connue au cours de son histoire. Abraham, leur père et leur ancêtre, reçut de Dieu des promesses glorieuses qui s'accomplirent durant la vie des premières générations de sa postérité. Devenu „l'objet des faveurs de la Divinité”, le peuple choisi était destiné à „servir de fanal à toutes les Nations”<sup>2</sup>. Son élection, devenue nécessaire pour l'accomplissement des plans de Dieu, le rendait „le premier dépositaire du grand Etre sur la postérité des hommes”<sup>3</sup>. Les Juifs avaient plusieurs droits, pensait le Philosophe Inconnu, pour arborer le titre glorieux de

---

<sup>1</sup> Edition du Griffon d'or, 1946. Toutes les citations renvoient à cette édition.

<sup>2</sup> Ibidem, p. 187.

<sup>3</sup> Ibidem, p. 188.

peuple élu. Leur mythologie, étant la plus ancienne, constitue un „tronc” dont sont issues toutes les autres mythologies: égyptienne, chinoise, grecque, mahométane. A côté de son ancienneté, l'Écriture des Hébreux tient pour une autre raison un rang distingué parmi les livres traditionnels: elle renferme „les vérités les plus profondes”<sup>4</sup> aussi bien dans le domaine intellectuel que spirituel. Grâce à ce dépôt précieux les Juifs, à l'origine de leur histoire, jouirent de connaissances que n'avait possédées aucune autre génération depuis la chute. Avec les lumières, ils avaient reçu en héritage des pouvoirs que leurs ennemis ne soupçonnaient même pas. Leur histoire en offre plusieurs témoignages. Le plus caractéristique est leur passage par la Mer Rouge où les éléments obéirent à l'ordre de leur chef. Les Hébreux sont aussi les seuls „parmi tous les peuples de la terre”<sup>5</sup> qui aient eu la grâce d'entendre directement „la parole sacrée” de Dieu. Le Saint des Saints parla à tout le peuple en présence de leur Législateur pur lui apprendre à ne se conduire que par sa loi. En possession d'un temple, qui était destiné à être „le hiéroglyphe universel”, les prêtres juifs étaient aussi dépositaires du culte institué par Dieu lui-même. De ce fait, leur culte, d'après Saint-Martin, portait tous les signes du vrai culte. Il était „la source de toutes les Puissances”<sup>6</sup>, il faisait parvenir, par l'intermédiaire des Lévites, „les dons et les vertus du grand Principe jusqu'aux moindres de ses productions”<sup>7</sup>. Le peuple rendant hommage à Dieu, apportait devant son autel, par l'intermédiaire du Grand Prêtre, ses vœux et recevait par la même voie les secours nécessaires, si bien que sa foi était toujours vive, animée d'un souffle divin.

L'histoire des Juifs, ou plus précisément les fragments de cette histoire choisis surtout du point de vue religieux, était présentée dans le *Tableau Naturel* à double fin: pour démontrer que les Juifs avaient été en effet un peuple élu et pour réfuter les attaques des philosophes contre leur élection. Les allusions souvent transparentes et les nombreux accents polémiques en sont la preuve. Pourtant, vu le rang des ennemis de l'idée des Juifs, peuple élu, la tâche n'était pas facile.

Dès 1670, Spinoza<sup>8</sup>, philosophe dégagé de toute tradition juive, refusa au message du prophétisme juif une révélation surnaturelle. La Bible, d'après l'auteur du *Tractatus*, n'apportait que la loi morale qui émanait de consciences humaines et était adaptée à un peuple primitif. Spinoza

<sup>4</sup> Ibidem, p. 166.

<sup>5</sup> *Le Nouvel Homme*, Paris, L'an 4 de la Liberté, p. 133.

<sup>6</sup> *Tableau Naturel*, p. 206.

<sup>7</sup> Ibidem.

<sup>8</sup> Cf. P. Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la révolution*, Presses Universitaires de France, 1954.

rejeta de même les miracles qui, d'après lui, contredisant les lois de la nature, n'étaient que l'expression poétique de l'esprit oriental, se réduisant tous à des faits naturels que l'ignorance du peuple prenait pour surnaturels. Tout donc s'effondrait devant la critique audacieuse de Spinoza: l'inspiration divine de l'Écriture, les miracles et l'idée des Juifs en tant que peuple élu. Ceux qui se sont considérés comme ses successeurs sont allés beaucoup plus loin dans cette voie. La Bible dans laquelle Spinoza voyait un précieux document de l'esprit humain, était foulée aux pieds. Le peuple juif, sans être un peuple élu, mais respecté par Spinoza pour son monothéisme et le message de la justice et de la charité qu'il portait à travers le monde, devint dans les écrits de N. Fréret<sup>9</sup> et de Dumarsais<sup>10</sup> une horde asiatique, fanatique et sauvage.

Voltaire<sup>11</sup> acheva l'oeuvre subversive de ceux qui critiquaient les Juifs. Avec acharnement et ironie, arme qu'il maniait à la perfection, il remit en question la véracité de presque tous les faits rapportés par l'Écriture. Il contesta l'ancienneté et l'originalité de la culture juive. En reconnaissant le droit de priorité aux cultures égyptienne et perse, avec lesquelles les Juifs étaient en contact, il les accusa d'un plagiat impudent. Menant une vie nomade, ils étaient une horde de voleurs, malades de la lèpre et c'est la raison de leur exil de tous les pays où ils voulaient se fixer. En suivant l'exemple de Spinoza, dont il tenait la philosophie en haute estime, Voltaire refusa à Moïse la paternité du Pentateuque. Il procéda de la même façon à l'égard des autres livres de l'Écriture. Quant à l'élection du peuple juif, il ridiculisa cette idée comme la plus folle qui eût jamais été conçue dans l'esprit humain. Ce serait mal juger de la sagesse divine, soutenait-il, que lui attribuer un choix aussi indigne. Peuple barbare, inculte, méprisable, ensanglantant l'humanité de guerres, aurait-il été capable de porter le message de Dieu à travers le monde? — voilà la question provocante que le patriarche de Ferney adressait à tous ceux qui soutenaient l'élection du peuple juif.

La réfutation de Saint-Martin, dans le *Tableau Naturel*, par rapport à la violence des attaques contre les Juifs, était prudente, réservée, privée du ton tranchant et loin de cette intransigeance qui lui étaient habituels dans *Des erreurs et de la Vérité*. Par tactique, il refusa de déclarer la guerre sur tous les fronts. Parfois, il attribuait les vices qu'on reprochait aux Juifs à l'ignorance de l'époque où il leur était échu de vivre. Parfois, il éludait la polémique en prenant l'air de négliger les problèmes débattus. Sur certains points, par contre, pour que

<sup>9</sup> Cf. *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, Londres, s. d.

<sup>10</sup> *Analyse de la religion chrétienne*, s. 1. s. d.

<sup>11</sup> Cf. H. Emmrich, *Zur Behandlung des Judentums bei Voltaire*, Breslau 1930; H. Labroue, *Voltaire antijuif*, Paris 1942.

sa „marche ne paraisse pas suspecte”<sup>12</sup>, il renonça à garantir leur origine divine. Pourtant, le plus souvent, il conseilla aux philosophes de faire un usage plus utile de leur intelligence, en s’abstenant de critiquer la Bible qu’il n’étaient pas à même de comprendre dans son ensemble. En dernier recours, il faisait donc appel à une méthode propre aux initiés: les textes de la Bible, soutenait-il, là où ils sont obscurs „le sont à dessein, pour nous cacher des vérités qui n’appartiennent qu’à l’homme intelligent et qui seraient nulles ou nuisibles à tout autre qui n’y serait pas préparé”<sup>13</sup>.

La méthode de Saint-Martin était donc celle d’un stratège expérimenté; en cédant à l’ennemi sur une position, il comptait par là se fortifier mieux sur une autre.

En attendant, il donna raison aux ennemis des Juifs sur un point très important: il se joignit à l’accusation générale et chargea le peuple élu d’une grande culpabilité, avec cette différence toutefois qu’il voyait leur crime ailleurs que les philosophes. L’histoire d’Israël, d’après Saint-Martin, était l’histoire de l’infidélité et de la déloyauté à l’égard des lois qui leur avaient été imposées par le Créateur. Choisis pour apporter la vérité à l’univers et ramener les peuples sur le droit chemin, ils avaient compris leur élection comme un privilège. Ils ne voulaient pas voir que leur mission était une grave et redoutable responsabilité.

Dépositaires de grands pouvoirs et de connaissances profondes, ils avaient suivi, hélas, les pas du premier homme, Adam. Appelés à manifester les attributs de Dieu, ils s’étaient détournés de lui. Presque dès le début de leur élection, ils se livrèrent au matérialisme et employèrent leur science „à la recherche de faux biens”<sup>14</sup>. Ayant promis de ne pas écouter les dieux étrangers, ils brisèrent les Tables et tombèrent dans l’idolâtrie. L’héritage précieux se détériora. Il est arrivé ce qui arrive toujours dans des situations pareilles: l’ignorance allant de pair avec l’iniquité, leur dégradation morale commença. Les altérations introduites dans le domaine des sciences ont produit des abus dans le domaine de la justice. „Toute leur loi devenue pour eux un recueil de formalités”, ne présentait pour la plupart „qu’un cérémonial sensible sur lequel ils étaient fort sévères, mais dont les attaches matérielles leur avoient voilé l’intelligence”<sup>15</sup>. Ainsi se fit-il un écart entre la loi de Dieu et la vie religieuse et morale des Juifs. Leur vie religieuse n’étant qu’hypocrisie et mensonge, leur morale perdit son fondement et son appui. Pourtant, Dieu ne les abandonna pas. Il patientait, envoyait

<sup>12</sup> *Tableau Naturel*, p. 198.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 207.

<sup>14</sup> *Oeuvres posthumes*, t. II, Tours 1807, p. 104.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 115.

des signes et leur demandait de se repentir. Pour les mettre en garde contre les crimes, il cherchait à leur parler par la voix des Justes. Dans leur aveuglement, ils restaient sourds à ces exhortations. En conséquence, les fléaux de la justice divine ne tardèrent pas à tomber sur eux. Après la première servitude, celle d'Égypte, vint la seconde, bien plus humiliante. Privés de leur culte et de leurs sacrifices, ils passaient les jours dans l'amertume et la tristesse. C'est alors que l'Arche d'alliance est „déposée par Jérémie [...] en un lieu inconnu où elle doit rester jusqu'à la consommation des choses”<sup>16</sup>. Les Juifs, dénués de la force qui leur venait de l'Arche d'alliance, au lieu de revenir de leur aveuglement, n'hésitèrent pas à aller „à prix d'argent, solliciter auprès des Idolâtres la grande Sacrificature de [leur] propre Temple”<sup>17</sup>. Alors la loi s'accomplit. Les menaces qu'avaient prédites les prophètes se réalisèrent. Accablé par la misère, le peuple élu devint errant, sans Temple, sans Sacrificateur, sans Autel. Son intelligence obscurcie ne lui permit pas de reconnaître le vrai Libérateur dans le Christ, si bien que ses prières cessèrent d'être exaucées. Appelé à être le flambeau de l'humanité qu'il devait conduire vers sa destinée, il fut plongé lui-même dans l'obscurité la plus épaisse. Ses pouvoirs lui furent retirés, ses fonctions suspendues. Il ne lui est resté de nos jours que le titre de peuple élu, mais un titre vide de pouvoir, tourné en dérision par ses ennemis.

Cependant Saint-Martin, en enlevant aux Juifs leurs privilèges de peuple élu, refusa de suivre l'enseignement de son maître, Martinès de Pasqually. Il choisit sa propre voie.

Martinès de Pasqually<sup>18</sup>, le grand maître des Elus Coëns et Juif lui-même par son origine, tout en reconnaissant les fautes des Juifs, voulait à tout prix maintenir leur status quo de peuple élu. A cet effet, il les divisa en deux branches: Hébreux et Juifs, réprouvés et Justes<sup>19</sup>. Il faisait entre les deux mots — son meilleur biographe, Le Forestier, l'a bien remarqué — „une distinction curieuse et pleine de sous-entendus”<sup>20</sup>. Autant il prononçait un jugement sévère contre les premiers, „plèbe mercantile” qui a perdu la dignité de sa race et les communications avec le divin, autant il révérait les seconds, „aristocratie intellectuelle”, comme les détenteurs de connaissance secrètes, toujours prêts

<sup>16</sup> *Tableau Naturel*, p. 211.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 213.

<sup>18</sup> Cf. R. Le Forestier, *La franc-maçonnerie occultiste du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'ordre des Elus Coëns*, Paris 1928; G. Van Rijnberk, *Un thaumaturge au XVIII<sup>e</sup> siècle. Martinès de Pasqually, sa vie, son oeuvre, son ordre*, Paris 1938.

<sup>19</sup> *Traité de la Réintégration des êtres*, Paris 1899, p. 371, Bibliothèque Chacornac.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 168.

à répondre à l'appel de Dieu qui ne les a point repoussés. C'est donc au prix de la condamnations d'une partie du peuple juif que Martinès de Pasqually lui conservait ses privilèges anciens.

Le Philosophe Inconnu, lui aussi, mit à part de la communauté juive plusieurs tribus qu'il considérait comme des „justes”. Cependant, il les fit s'exiler dans „un pays inconnu sur la Terre”<sup>21</sup> non pour y jouir des bienfaits que Dieu leur avait accordés à l'origine, mais pour y exercer „dans sa pureté le culte de l'Eternel, selon la loi des Hébreux”<sup>22</sup> et pour y expier „dans le deuil et dans la tristesse, les prévarications de leurs Ancêtres”<sup>23</sup>. Leur mission était donc, dans leur retraite, celle de tous les innocents sur la terre: payer le tribut des crimes de leurs frères par leurs larmes et par leurs prières, en vertu de la loi que „la délivrance du coupable ne pouvait avoir lieu sans le sacrifice de l'innocent”<sup>24</sup>. Par conséquent, c'était une mission purement expiatoire, n'ayant rien de commun avec les fonctions auxquelles fut destiné au début de son existence le peuple juif.

Cependant, Saint-Martin condamnant le présent voulait à tout prix sauver au moins une partie de l'héritage transmis par les Juifs, cette partie qu'il considérait comme la plus précieuse et la plus instructive. Et c'est cette position qu'il tenait à défendre contre leurs ennemis. Le passé glorieux des Juifs, jugeait-il, n'a pas disparu sans laisser de traces. Il s'est profondément gravé dans la conscience de ceux qui savent lire parmi les signes. Seulement la portée de la tradition juive, transmise par leurs livres sacrés, résidait, d'après lui, ailleurs que ne le voulait la traditionnelle exégèse chrétienne.

La mission des Juifs dans l'histoire de l'humanité, dans l'interprétation des théologiens, consistait à garder intacte leur religion à travers les siècles et préparer par là les fondements du christianisme. Pascal fut un des représentants éminents de cette opinion. D'origine divine, d'après lui, la religion juive, bien que combattue tant de fois au cours des siècles, s'est maintenue, sans fléchir, sous le joug des tyrans. Leur Etat tomba, mais la religion a subsisté en dépit des conditions très dures dans lesquelles il leur était échu de vivre. Jéhovah adoré et vénéré, Jésus était toujours prédit, attendu, espéré. C'est par là que les Juifs méritent la reconnaissance des chrétiens. B. Pascal voulait donc prouver, à l'instar des autres théologiens, l'unité des religions chrétienne et juive, la première étant fondée sur la deuxième<sup>25</sup>.

<sup>21</sup> *Tableau Naturel*, p. 211.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 293.

<sup>25</sup> *Pensées*, éd. Brunschwig, t. III, p. 43.

Le Philosophe Inconnu dans l'interprétation de l'histoire des Juifs, sans rejeter celle du christianisme, préféra mettre l'accent sur un autre élément de leur héritage. Cette fois, il décida de suivre la voie tracée par son maître, Martinès de Pasqually.

Le grand Maître des Elus Coëns, se reposant sur la Gnose juive, appliquait un commentaire ésotérique aux récits bibliques, commentaire suivant lequel le sens littéral de l'Écriture est une enveloppe sous laquelle se cachent des mystères profonds, accessibles aux selus initiés. Une des méthodes de l'interprétation de la Bible, contenue dans ce système, était celle de la typologie <sup>26</sup>, science qui, employée en parfaite connaissance de cause, était en état d'apporter l'intelligence de bien des choses. Suivant la science typologique, représentée par Martinès de Pasqually, tous les incidents remarquables, rapportés par la Bible, avaient valeur de types, qui préfiguraient des rapprochements multiples entre les événements et les personnages, en apparence fort éloignés, mais dont le sens était le même.

Saint-Martin fit sienne la science de la typologie. Sous sa plume l'histoire des Juifs, écrite en images, en allégories, en emblèmes, devenait un symbole éloquent, une parabole grandiose de l'histoire de toute l'humanité. Il le dit explicitement dans plus d'une page de son *Tableau Naturel*: „Les Fastes des Hébreux, écrit-il, considérés dans cet ensemble [...] nous présentent un miroir fidèle, où nous pouvons contempler l'histoire de l'homme” <sup>27</sup>.

Cinq pages plus loin il répète: „[...] les livres des Hébreux, ainsi que toutes les autres traditions, n'étaient que l'histoire de l'homme” <sup>28</sup>,

Ce principe admis, il fit parmi les événements relatés par la Bible un choix suivant l'idée qui convenait le mieux à ses intentions et qu'il interprétait le plus souvent suivant ses besoins. Ainsi l'esclavage des Juifs chez les Egyptiens dont ils avaient beaucoup souffert, est une image de l'esclavage du premier homme qui s'adressa à l'esprit du mal et en fut sévèrement puni. Les secours que les Juifs avaient reçus après leur fuite d'Égypte font penser aux secours que Dieu accorde aux hommes après leur exil sur la terre. Il en est de même de Moïse qui „seul présente en lui un type entier du cours universel de l'homme, depuis son origine terrestre jusqu'au terme où sa nature primitive ne cesse de le rappeler” <sup>29</sup>. Par sa victoire sur les Egyptiens, le chef spirituel du peuple juif reproduit surtout les pouvoirs de l'homme sur l'univers et sur l'esprit du mal. Mais la Bible faisant revivre, dans l'histoire des Juifs, les splen-

<sup>26</sup> De Pasqually, op. cit., p. 66 et suiv.; Le Forestier, op. cit., p. 42.

<sup>27</sup> P. 213.

<sup>28</sup> Ibidem, p. 218.

<sup>29</sup> Ibidem, p. 190.

deurs de l'homme retrace aussi, dans la destinée du peuple, ses misères. Si bien que le peuple juif après sa dispersion est le type de l'homme qui „depuis sa chute rampe honteusement dans la privation de ses premiers droits et des fonctions sublimes qu'il doit remplir dans l'univers”<sup>30</sup>. Autrement dit, la destinée de l'homme sur la terre est une réplique fidèle de la destinée des Juifs après leur dispersion.

Ainsi la méthode typologique, par la loi de l'analogie, que le Philosophe Inconnu apprécie beaucoup en tant que méthode de connaissance, lui a permis de dégager, comme à Bossuet autrefois, de l'histoire des Juifs un message de grande importance pour la postérité. Leur passé, un précieux dépôt d'instructions devait „servir de signe à la postérité de l'homme”<sup>31</sup> et en tant que tel d'une cruelle leçon, à la fois des plus tragiques et des plus instructives.

Poser le problème dans ces termes signifiait la transmutation des valeurs et par là le renversement du rôle attribué longtemps aux Juifs. Le Philosophe Inconnu en était bien conscient. En enlevant aux Juifs leur mission de guide de l'humanité sur la terre, en les privant de leurs pouvoirs et de leurs connaissances, ainsi que de leur communication avec le divin, il leur accordait dans l'histoire de l'humanité un rôle purement instructif, et c'est encore dans le sens négatif. Car en tant que peuple dénué de ses vertus, il n'est plus capable d'agir d'une manière positive sur son entourage. Par l'image tragique de la situation actuelle, il est tout au plus en état de porter un message d'avertissement. Car par le cours de son histoire, tout d'abord glorieuse, ensuite tragique, il prévient l'humanité, par son exemple, du sort qui l'attend si elle s'écarte de la loi qui lui avait été prescrite le jour de sa création. Or, dispersé dans le monde entier, le peuple juif est pour l'homme, qui le rencontre sur toutes les routes de son cheminement terrestre, un signe avertisseur, un feu rouge pour le faire s'arrêter et réfléchir, dans le tourbillon du monde, sur le but de sa destinée.

\*

„Mais quand ces Juifs eux-mêmes n'eurent pas voulu reconnaître celui qui leur était envoyé; quand ils l'eurent sacrifié à leur ignorance et à leur aveuglement, alors la porte s'ouvrit pour les nations” a écrit L. C. Saint-Martin dans *L'homme de désir*<sup>32</sup>. Felix culpa! Voilà les deux mots qui semblent traduire la pensée du Philosophe Incon-

<sup>30</sup> Ibidem, p. 213.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 205.

<sup>32</sup> Milan 1901, p. 282.



nu. Les Juifs ayant abandonné la mission qu'ils devaient assumer, Dieu qui „fait tourner les fautes mêmes des hommes à l'accomplissement de ses desseins”<sup>33</sup>, se vit contraint de remettre cette mission aux autres. Son invitation étant refusée par les uns, il s'adressa aux autres pour leur confier le rôle glorieux de guide de l'humanité. Au moment historique marqué par la Révolution de 1789, le choix tomba sur la France.

L'idée naquit, sans doute, sous l'influence des *Lettres* de Saint-Paul, mais elle se développa et mûrit, en prenant une forme moderne, dans l'atmosphère de la Révolution française. Et c'était l'atmosphère, comme l'ont démontré J. L. Talmon, G. G. Scholem et H. Kohn<sup>34</sup>, d'une exaltation patriotique, empreinte d'un profond messianisme. La „tentative d'union des idées de la Révolution française et des idées messianiques a eu un succès extraordinaire”<sup>35</sup> a écrit Scholem. En effet, la Révolution française, grâce à l'état d'esprit qui y dominait depuis le commencement, favorisait l'éclosion aussi bien de l'idée du peuple élu que celle du messianisme, deux idées qui firent fortune dans presque tous les milieux politiques. Elles se manifestèrent de différentes manières: dans la conduite, l'enthousiasme et le dévouement des masses populaires, mais avant tout dans le comportement des chefs de la Révolution. De tous les discours de Robespierre se dégagait une conviction profonde que la Révolution française devait apporter „la régénération de la France” et qu'elle était un tournant dans l'histoire du monde<sup>36</sup>. En s'adressant aux députés, le 10 mai 1793, l'Incorruptible mettait l'accent sur la „sainte mission” des révolutionnaires, mission dont le but était de „rappeler à ses véritables destinées l'homme, le libérer de l'oppression” et de „rendre les hommes heureux et libres par les lois”<sup>37</sup>. Mais la Révolution française, d'après ses promesses, devait apporter la libération non seulement à la France mais à tous les peuples du monde sous le joug des tyrannies. „[...] ce n'est pas pour un peuple que nous combattons, assurait-il, mais pour l'univers, pour les hommes qui vivent aujourd'hui, mais pour tous ceux qui existeront”<sup>38</sup>. Ce caractère universel de la Révolution française, Robespierre le soulignait dans tous ses discours en mettant l'accent particulier sur le devoir de propager dans le monde „les principes de

<sup>33</sup> Ibidem, p. 283.

<sup>34</sup> J. T. Talmon, *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris 1952; G. G. Scholem, *Le messianisme juif*, Paris 1974; H. Kohn, *The Idea of Nationalism. A Study in its Origins and Backgrounds*, New York 1956.

<sup>35</sup> Op. cit., p. 77.

<sup>36</sup> Talmon écrit: „[...] le nerf du robespierrisme, est l'idée vague que la Révolution française a ouvert la voie à un ordre de choses naturel, rationnel et absolu” (op. cit., p. 107).

<sup>37</sup> Ch. Vellay, *Discours et rapports de Robespierre*, Paris 1908, pp. 255-256.

<sup>38</sup> Ibidem, p. 294.

[notre] glorieuse révolution”<sup>39</sup>. A cet égard, la Révolution française était, d’après lui, un événement entièrement nouveau, sans précédent dans l’histoire de l’humanité, n’ayant rien de commun ni avec la révolution américaine ni avec la révolution anglaise, qui n’étaient que des révolutions locales, provoquées par l’injustice sociale. La Révolution française, par contre, se proposait pour but la réalisation, sous l’égide de la France, des transformations dans le monde entier, entamant par là une ère nouvelle dans l’histoire de l’humanité. C’est pourquoi, le 5 février 1794, l’Incorruptible appelait la France à devenir „le modèle des nations, l’effroi des oppresseurs, la consolation des opprimés, l’ornement de l’univers”<sup>40</sup>.

Les mêmes accents messianiques se faisaient entendre dans les discours de St.-Just. Dans son *Discours sur la constitution à donner à la France*, du 24 avril 1793, il insiste sur le rôle exceptionnel de la France dans la réalisation du monde nouveau. Jusqu’ici, disait-il régnaient dans le monde, foulant aux pieds la justice et le bien du peuple, l’orgueil et l’ambition. L’objectif de la Révolution était, par contre, le bonheur de l’humanité. La Révolution était donc pour St.-Just, suivant les mots de Ch. Vellay, „la source d’une transformation profonde” qui devait avoir pour résultat „la création d’un monde nouveau”<sup>41</sup>. De son côté, Buonarrotti estimait que la France, nation libre, avait „les devoirs de l’humanité et de fraternité envers les autres peuples”<sup>42</sup>.

Les masses populaires, qui avaient accepté la Révolution avec enthousiasme, partageaient la foi de leurs chefs dans la mission exceptionnelle de la France. Cette foi trouva son expression, entre autres, dans le nom glorieux arboré par le peuple français, au mois de mai 1790, qui bientôt devint courant en France: la grande nation<sup>43</sup>. La grande nation parce que tout ce qui paraissait jusqu’ici n’être qu’une utopie, prenait forme de réalité. La grande nation parce qu’elle prit non seulement l’initiative de proclamer la *Déclaration des droits de l’homme et du citoyen*, mais parce qu’elle s’engagea à les défendre. La grande nation parce qu’elle accordait fraternité aux opprimés. La grande nation enfin parce qu’elle portait non seulement la liberté politique, mais offrait aussi la possibilité du progrès moral en mettant fin au crime et à l’injustice. Ce patriotisme et ce nationalisme *in statu nascendi*, ayant ses sources aussi dans les victoires remportées par la France sur les ennemis et dont le peuple fut fier jusqu’à la fascination, portait, comme on l’a dit plus

<sup>39</sup> Ibidem, p. 281.

<sup>40</sup> Ibidem, p. 326.

<sup>41</sup> *Saint-Just, théoricien de la Révolution*, Monaco 1947, Avant-Propos, p. 1.

<sup>42</sup> Cité d’après J. Godechot, *La Grande Nation*, t. I, Paris 1956, p. 274.

<sup>43</sup> Ibidem, p. 71.

haut, une forte empreinte de messianisme. Il liait non seulement d'une façon indissoluble la destinée de la France à celle des autres peuples, mais il la mettait à la tête du mouvement libérateur qui devait ouvrir à tous la voie vers un meilleur avenir.

Pourtant, ce fut un messianisme spécifique, profondément enraciné dans la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il soulignât la mission historique de la France dans le monde, il ne la liait pas aux plans de la Providence. L'élément mystique qui imprégnait l'idée du peuple élu et celle de messianisme de l'époque romantique en était absent. Il y manquait de même la croyance que c'est la Providence qui décide de la destinée des nations et que c'est elle, d'après son choix, qui leur confie les missions à remplir selon leurs possibilités et selon les besoins du moment historique. Pour fonder l'idée de peuple élu et de messianisme dans le sens du XIX<sup>e</sup> siècle, il fallait donner aux propos sans cohésion des chefs de la Révolution la forme d'un système, traduire leur langue politique en langue mystique et lui insuffler l'esprit prophétique. Cette oeuvre fut accomplie par Saint-Martin, le Philosophe Inconnu. Profondément convaincu que la Révolution française était due au décret de la Providence, il exprima ses idées dans la *Lettre à un ami ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la révolution française*<sup>44</sup>. Publié en 1795, c'est un écrit d'un moraliste profondément engagé dans la réforme de la société humaine. Le ton en est double: polémique, là où il s'en prend aux opinions politiques et sociales des publicistes et politiciens de son époque, là où même Rousseau, qu'il regarde „comme envoyé, comme un prophète de l'ordre sensible qui a le mieux rempli sa mission”<sup>45</sup>, n'est pas épargné; prophétique surtout quand il parle en apôtre d'une bonne nouvelle, annonçant l'issue glorieuse de la Révolution et assignant à la France une place honorable, au-dessus des autres peuples du monde.

Cependant, la route de la France vers la place privilégiée et en même temps responsable dans le monde fut autre que celle d'Israël. Alors que le peuple juif fut appelé par Dieu par prédilection pour être le flambeau du monde et à cette fin se multiplia, la France reçut cet appel comme un pécheur converti, après avoir expié ses fautes.

Les pécheurs de longue date étaient les classes dirigeantes: la monarchie, le clergé et la noblesse. Tous, ils avaient péché par un orgueil démesuré, par une cupidité impudente et par une négligence scandaleuse de leurs devoirs fondamentaux. Leur crime commun avait consisté à mettre leurs propres intérêts à la place du bien des hommes qu'ils

<sup>44</sup> *Lettre à un ami, ou considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la Révolution Française; suivies du Précis d'une conférence publique entre un élève des Ecoles Normales, et le professeur Garat, in-8<sup>o</sup>, Paris l'an III.*

<sup>45</sup> *Ibidem, p. 33.*

devaient protéger et servir. Le clergé, le plus coupable de tous, car responsable „de tous les torts et de tous les crimes des autres ordres”<sup>46</sup>, surtout de la corruption des rois dont il légitimait les crimes par son autorité, voulait dans son aveuglement prendre la place de la Providence en transformant „tous les droits salutaires et bienfaisants [...] en une despotique dévastation et en un règne impérieux sur les consciences”<sup>47</sup>. Ainsi, au lieu de „rallier” l’homme à Dieu, conformément aux principes de la religion, il l’en détournait. Semblable fut la faute des rois. Poussés par l’orgueil et fiers de leurs pouvoirs ils ont oublié que le vrai guide des sociétés est la Providence dont ils n’étaient que „commissaires”. Les conséquences de leur conduite furent désastreuses. La société humaine, sous leur gouvernement, au lieu de monter et de s’approcher du bonheur qu’avait connu la société primitive, commença à périr. Allant de dégradation en dégradation, elle dévia de la route qui lui avait été prescrite à son origine. Tous les principes qui faisaient le fondement de la société naturelle: sagesse, justice, vertu, liberté, étaient abandonnés et foulés aux pieds. Les valeurs matérielles prirent le pas sur les valeurs spirituelles. Mais, hélas, ayant abaissé le peuple aux besoins matériels, les monarques ne se souciaient plus de lui procurer ce qui était nécessaire à sa subsistance quotidienne. Leur règne ressemblait plus au pillage d’un malfaiteur qu’à la protection que le roi doit à ses sujets. Les monarques prirent donc dans tous les domaines „l’ordre inverse” de celui qu’ils devaient suivre, si bien que le mal se communiqua „naturellement et progressivement à toutes les branches de l’Etat”<sup>48</sup>. Le peuple en fut atteint au même degré que les classes privilégiées, car il ne trouva plus les conditions propices à l’épanouissement de son être et ne reçut plus aucun secours pour mettre en valeurs ses dons. Et le Philosophe Inconnu de dépeindre la société contemporaine avec couleurs aussi sombres que celles employées par Hobbes pour exprimer la situation de la société dans son état sauvage. Les hommes, se disputant et se déchirant sans cause réelle, sont devenus cruels, injustes les uns envers les autres. La société est devenue une sorte de „boucherie juridique où, de deux hommes qui primitivement devraient être frères, l’un devient un lion, et fait de l’autre une brebis qui doit-le Philosophe Inconnu l’écrivait avec une ironie perçante — sans protester et même avec joie se laisser dévorer pour le bonheur de la société”<sup>49</sup>. Il en est de même de la propriété dont Saint-Martin fut ennemi déclaré dès le début de son oeuvre. Elle a livré, jugeait-il, l’homme „au droit de premier occupant”, ou plus exactement,

<sup>46</sup> Ibidem, p. 13.

<sup>47</sup> Ibidem, p. 15.

<sup>48</sup> Ibidem, p. 14.

<sup>49</sup> Ibidem, p. 38.

„à la justice de la brute”<sup>50</sup>. On a oublié que Dieu avait donné „la terre à l'espèce humaine” et non à un groupe d'hommes pour vivre au dépens des autres. Ainsi toutes les lois prescrites à la naissance de la société étaient violées. Le progrès qui fait la loi naturelle de toute association fut arrêté et la société paralysée dans sa marche. La France, hélas, n'y faisait pas exception. Le Philosophe Inconnu souscrivait bien à l'opinion que son ami suisse, le baron de Kirchberger, exprima après la lecture de la *Lettre à un ami*: „le monde, sans doute, est un grand hôpital où chaque nation occupe une salle”<sup>51</sup>.

Le mal parvenu à son comble et devenu universel, la Providence intervint. Souverain Suprême des nations dont elle dirige le cours de l'histoire, elle interpose toujours son autorité aux moments critiques de leur devenir. Dans la *Lettre à un ami*, le Philosophe Inconnu a exposé avec la même conviction, mais avec plus de force que dans ses autres écrits, les principes de sa philosophie de l'histoire. Son credo fondamental dont s'inspire toute son oeuvre, est la foi profonde que la Providence régit l'univers et conduit l'humanité vers le but final de sa destinée, souvent à son insu. Mais elle le fait par l'intermédiaire des peuples qui „servent alternativement de moyens à l'accomplissement du grand oeuvre de la Providence, selon leurs crimes, comme selon leurs vertus”<sup>52</sup>. Donc, à la lumière de la philosophie saint-martinienne, la nation n'est pas une île isolée, elle n'existe pas pour satisfaire ses propres besoins, mais elle fait partie d'une grande famille humaine et, à ce titre, elle partage sa destinée. Constituée en association par Dieu, elle est marquée d'un sceau sacré et en tant que telle elle jouit d'une protection divine, mais en même temps elle est prédestinée dès son origine à remplir, dans une certaine étape de l'histoire de l'humanité, une fonction en accord avec ses capacités et conforme à la volonté divine. A tout moment, elle doit répondre à l'appel de Dieu qui en fait son instrument en vue de réaliser ses plans.

En 1789, c'est la France qui fut appelée à l'oeuvre par Dieu. C'est qu'elle possédait une qualité nécessaire pour faire face à la mission dont elle fut chargée, elle était le pays le plus puissant de l'Europe.

„[...] la révolution n'a commencé par un grand pays, comme la France, que pour en assurer d'avance le succès: car si elle eût commencé dans des pays d'une moindre prépondérance, comment eût-elle pu résister seule à tous les ennemis qui l'eussent attaquée?”<sup>53</sup>

<sup>50</sup> Ibidem.

<sup>51</sup> *La Correspondance Inédite de L. C. Sain-Martin dit le Philosophe Inconnu et Kirchberger, baron de Liebisdorf*, Paris 1862, p. 237.

<sup>52</sup> *Lettre à un ami*, p. 20.

<sup>53</sup> Ibidem, p. 17.

Puissante en armée et en moyens matériels, mais privée de forces morales, elle était accablée d'une tradition séculaire qui pesait sur elle comme un fardeau lourd et qu'elle ne pouvait secouer par ses propres forces. A cet effet, la Providence a déclenché la Révolution dont le but fut double: déblayer la France de son passé qui barrait la route à tout progrès et punir son peuple, surtout les classes privilégiées, des crimes accumulés au cours des siècles. Pareille à un „jugement dernier”, elle fit „détruire les abus qui avaient infecté l'ancien gouvernement de France dans toutes ses parties”<sup>54</sup>, en supprimant les titres, en abolissant les classes sociales, en renversant la monarchie et en dispersant les nobles et les prêtres à travers le monde entier. Mais, suivant le Philosophe Inconnu, contemplant les événements „en philosophe”, la Révolution française avait surtout un objectif moral. Conformément à la sagesse et à la miséricorde divine, la punition devait être en même temps une cure, souvent douloureuse, mais nécessaire pour guérir le peuple français de ses maladies et lui rendre la santé.

Sa main [de la Providence], comme celle d'un chirurgien habile, a extirpé le corps étranger, et nous éprouvons toutes les suites inévitables d'une douloureuse opération, et les maux attachés aux pansements de la plaie; mais nous devons supporter avec patience et avec courage ces douleurs, puisqu'il n'en est aucune qui ne nous avance vers la santé<sup>55</sup>.

Mais, hélas, aucune opération ne se fait sans douleur. Ainsi, dans la pensée saint-martinienne, de l'idée du peuple élu était inséparable la souffrance. La souffrance, d'après lui, est un remède amer, mais des plus efficaces. Car dans la vie spirituelle elle constitue un élément vivifiant et purificateur. Aux coupables elle remet les crimes, aux faibles elle rend les forces. Bref, elle ennoblit ceux qui ont été éprouvés par son feu.

Ainsi, par un choc qu'elle a provoqué, la Révolution française a tiré, d'une part, le peuple français de sa léthargie où il était tombé faute d'énergie morale et, d'autre part, par les souffrances imposées, elle fit „laver l'esprit de l'homme de toutes les taches dont il se souille journellement dans sa ténébreuse apathie” en le purifiant de cette façon de ses péchés.

„La Révolution française dans son but moral, a pour objet comme toutes les catastrophes de ce bas monde, de nous ôter ce repos apathique dans lequel nous dormons, au milieu de tous les précipices qui servent de base à nos joyes terrestres icy-bas”<sup>56</sup>.

Autrement dit, la Révolution par les souffrances infligées et par

<sup>54</sup> Ibidem, p. 1.

<sup>55</sup> Ibidem, p. 74.

<sup>56</sup> *Mon Portrait historique et philosophique*, Paris 1961, p. 395, Julliard

l'expiation subie avait réveillé dans le peuple français les vertus depuis longtemps endormies. Suivant les intentions de la Providence, elle devint „le baume régénérateur” dont l'action bienfaisante consistait à rendre à la France une vie et à son peuple les forces morales et les vertus pour le mettre à portée de ses charges.

Car, après la première étape, celle des destructions, vint la seconde, celle des constructions. La mission du peuple français était de bâtir sur les ruines de l'ancienne société pourrie, une nouvelle „société fraternelle”. Trempé au feu de longues épreuves, le peuple français n'en sortit qu'avec une volonté plus ferme pour „entrer dans la capitale de la vérité”<sup>57</sup>. Comme la vérité était à l'origine des choses, la mission du peuple français était de la recouvrer et de faire valoir son prestige. Mais avant tout, il avait pour charge, imposée, par la Providence, de construire une nouvelle société fondée, comme aux premiers temps, sur l'égalité, la fraternité et la justice, société où seraient reprises les lois de l'association naturelle et où l'homme pourrait jouir de la paix et du bonheur. En d'autres termes, le peuple français devait remettre la société humaine dans la voie primitive dont elle avait dévié au cours des siècles. En 1795, Saint-Martin, fervent partisan de la Révolution, fut enclin à croire que les premiers fondements de cette nouvelle société étaient déjà posés. Ses mots en portent le témoignage.

Aussi l'oeil philosophique goûte un secret plaisir de voir notre gouvernement faire tourner comme de lui-même l'institution nationale du côté des moeurs, sans lesquelles il n'y a point de société civile; la raison vers un Etre suprême dont le coeur de l'homme est reconnu publiquement pour être le vrai temple; parce que sans cet Etre suprême il n'y aurait point d'association naturelle, civile ou politique qui fût solide, puisqu'il n'y aurait point de sagesse, point de justice et point de puissance<sup>58</sup>.

Ainsi, renouvelée dans son esprit, la France devenait une véritable association restauratrice<sup>59</sup>, ramenant, à l'instar de la religion, les pensées de l'homme vers Dieu et conduisant le peuple „au perfectionnement et au bonheur moral”<sup>60</sup>. La voie était donc largement ouverte au gouvernement théocratique, „reposant sur les lois de l'immuable vérité et sur les droits de ce fatalisme sacré qui unit Dieu et l'homme par une alliance indissoluble, dans quelque situation qu'il se trouve”<sup>61</sup>.

<sup>57</sup> Ibidem, p. 412.

<sup>58</sup> *Lettre à un ami*, p. 76.

<sup>59</sup> *Eclair sur l'association humaine*, Paris 1797, p. 34.

<sup>60</sup> *Lettre à un ami*, p. 57.

<sup>61</sup> Ibidem, p. 59.

Mais la Révolution française était aussi „la révolution du genre humain”, un phénomène universel, dont le but était d’embraser par son feu tous les pays du monde. Or, dans la *Lettre à un ami*, comme dans les discours des chefs révolutionnaires, se faisait entendre d’une façon manifeste un ton de messianisme, messianisme peut-être encore vague dans ses principes, mais ferme dans ses intentions. Ce messianisme était d’ailleurs inscrit dans la philosophie saint-martinienne. Comme l’avaient prouvé ses considérations sur l’histoire du peuple juif, le messianisme était une des fonctions les plus importantes du peuple élu. C’était là la raison de son élection et l’essence de sa vocation.

Par conséquent, le peuple français, devenu l’organe de la Providence, ne pouvait non plus manquer à ses devoirs de messager d’une bonne nouvelle. Il avait pour mission de provoquer les mêmes changements dans le monde qu’il a produits en France, il était invité à rappeler aux autres peuples, vivant dans l’esclavage „le but sacré de l’association” et de leur inspirer la possibilité de sa réalisation. On lit dans la *Lettre à un ami* les mots suivants à ce sujet:

je crois voir dans notre étonnante révolution un dessein marqué de la Providence de nous faire recouvrer à nous, et successivement à bien d’autres peuples le véritable usage de nos facultés, et de dévoiler aux Nations ce but sublime qui intéresse la société humaine toute entière et embrasse l’homme sous tous les rapports <sup>62</sup>.

Le rôle de la France était donc de porter à travers le monde le message des idées conquises par la Révolution, d’en contaminer les autres peuples de l’Europe, si bien que la vérité, la justice, la fraternité devaient triompher partout et devenir la propriété légitime de toutes les nations. La barrière des frontières ne devait pas l’arrêter dans l’accomplissement de sa mission. Et Saint-Martin, loin de condamner la France à cause des guerres menées, en voulait, par contre, à ses ennemis d’avoir méconnu avec obstination les décrets de la Providence. La France devait donc, souvent à leur insu et contre leur gré, remettre les nations dans la voie de leur destinée primitive.

Or, à la lumière de la *Lettre à un ami*, la France avait plusieurs titres pour remplir un rôle exceptionnel dans le monde. La première, parmi les peuples, à être punie pour ses fautes et la première à les avoir expiées avec soumission, la France obtint aussi la première la grâce de connaître les „temps de clémence et de lumière” <sup>63</sup>. L’état politique des peuples sur la terre étant pareil „à un édifice composé d’un souterrain, d’un rez-de-chaussée et d’un premier étage”, la France, grâce à un renouveau moral,

<sup>62</sup> Ibidem, p. 76.

<sup>63</sup> Ibidem, p. 78.



quitta la première le souterrain où sont encore plongées toutes les nations et monta au rez-de-chaussée pour s'y préparer à gravir ensuite le premier étage. Elevée à ce niveau, elle avait de là des vues plus larges et respirait un air plus pur que celui dont est infestée la boue de la terre. Renouvelée dans son esprit, elle devint le peuple „souverain”. Appelée à l'oeuvre „pour l'accomplissement des décrets de la Providence”, elle reçut à cet effet sa „sanction”. Pour assurer le succès de sa mission, la Providence procéda à son égard comme elle procède à l'égard de tous les peuples qui lui servent d'instrument: elle la revêtit d'une autorité et d'une puissance l'élevant au-dessus des autres peuples, elle l'entoura d'une protection qui la mettait à l'abri de tous les dangers et lui permit de remporter tellement de victoires sur ses ennemis plus nombreux et mieux armés que ses soldats. Enfin, elle lui envoya son représentant, l'homme élu, pour l'aider dans la réalisation de ses plans.

\*

C'est déjà dans le *Tableau Naturel* que le Philosophe Inconnu a pris soin de définir la nature et la mission des hommes élus. A la différence des élus particuliers, par lesquels il comprenait le commun des hommes, il leur accorda le nom des élus privilégiés ou généraux, car, destinés à accomplir „des faits plus vastes et plus considérables”<sup>64</sup>, ils se distinguaient „par leurs dons et par leurs lumières”<sup>65</sup> du reste des hommes. Représentants de Dieu sur la terre, et en tant que tels “le reflet de sa puissance”, ils avaient pour mission de réaliser son oeuvre dans le monde.

Les élus étaient appelés parmi les hommes — Saint-Martin développe longuement cette idée dans le *Tableau Naturel* — en vertu de la loi qui fait que le divin et le terrestre, incompatibles par leur nature, n'ont aucun point de rencontre. Il leur faut un intermédiaire qui tienne de l'un et de l'autre et qui leur serve de trait d'union. Ainsi, chose paradoxale, pour accomplir ses plans, Dieu tout puissant qu'il est et ne désirant que le bien des hommes, ne peut agir que par les hommes. Il est contraint d'avoir recours aux moyens sensibles, ou, pour employer l'expression favorite du Philosophe Inconnu, aux „Agents sensibles” parmi lesquels les hommes élus tiennent une place privilégiée. Par conséquent, toute la révélation divine devait passer par des „canaux sensibles” pour ne pas éblouir et paralyser de sa lumière les êtres habitant la terre, eux-mêmes sensibles par un côté de leur nature. De sorte, que

<sup>64</sup> P. 98.

<sup>65</sup> *Lettre à un ami*, p. 60.

tout ce qui pénètre d'en haut dans l'univers terrestre doit être proportionné aux possibilités de la nature humaine, car „obscurcie par la matière”, elle est estropiée et par conséquent bornée dans ses facultés.

A leur poste sublime les élus sont admis en vertu de l'analogie avec l'essence divine de leur être qui, ne s'étant pas trop éloigné de Dieu, ne s'est pas souillé par le contact avec la matière. De ce fait, leur activité est en état de s'accorder parfaitement avec la volonté divine, de sorte qu'il est difficile de faire la distinction „entre son Action divine et leur libre Arbitre”. Dans la nature des élus Saint-Martin faisait donc disparaître l'antinomie entre la liberté de l'homme et la grâce de Dieu. Le problème ne se posait même pas pour lui du fait que les élus, exerçant leur propre volonté, obéissaient en même temps à la volonté divine, à ce point que les deux volontés, divine et humaine, grâce à la parenté de leur être, étaient unies dans le même désir. Dieu, en leur accordant ses grâces et ses lumières, trouvait une „base” propice dans leur âme où elles pouvaient mûrir et fructifier avec profit. Ainsi le drame de la nature humaine, partagée entre le bien et le mal, leur était inconnu. C'est là que résidait leur supériorité sur les êtres ordinaires, mais c'est aussi sur cette faculté de leur nature qu'est fondé le choix de Dieu.

La mission des élus par „la loi des Décrets suprêmes” est de „concourir au grand oeuvre”. „Vrais types des vertus”<sup>66</sup>, dépositaires des facultés que l'homme avait perdues lors de sa chute, ils sont destinés à lui rappeler son modèle primitif, son origine glorieuse et sa destination sublime qu'il a depuis longtemps oubliée et, ce qui est le plus important, leur but est de l'instruire „des voies par lesquelles il pouvait se régénérer dans son premier état”. A cette fin, ils sont appelés à lui apprendre les principes du culte, lui révéler les mystères de sa nature, aussi bien ses faiblesses et ses tares que ses immenses possibilités. En lui donnant, par leur conduite, l'exemple de la justice et de la bienfaisance, ils sont destinés à lui inspirer la confiance dans sa propre nature qui a gardé, en dépit des taches, les vestiges des pouvoirs primitifs et par là à l'encourager à les mettre en oeuvre. Or, d'après le *Tableau Naturel*, le but de la mission des élus était avant tout spirituel et moral. Secourus par Dieu, ils étaient envoyés sur la terre pour travailler surtout „à la réparation du crime” du premier homme.

Dans les écrits contemporains de la Révolution on peut observer un changement de perspective en ce qui concerne la mission des élus. Sans négliger l'aspect moral de leur action, le Philosophe Inconnu met surtout l'accent sur le rôle politique et social des élus dans la société et à cet effet il leur demande des talents politiques et militaires dont les élus de l'âge

<sup>66</sup> *Tableau Naturel*, p. 131.

prophétique ne se souciaient pas. Ainsi, d'universelle qu'elle était dans le *Tableau Naturel*, la mission des élus dans les écrits postérieurs devient plutôt politique et militaire, centrée sur les besoins du pays et de l'époque. Appelés à être guides des peuples à une certaine étape de leur existence, les élus „sont comme les avant-postes de l'armée”<sup>67</sup> et en tant que tels ils deviennent des organes par lesquels les nations reçoivent „les lumières et les appuis dont elles auroient besoin pour le maintien de leur état social”<sup>68</sup>. Dans leur qualité d'exécuteurs des plans de Dieu, ils sont intermédiaires entre la terre et le ciel où ils ont accès jusqu'au trône de l'Éternel et dont ils rapportent la sagesse et les trésors de grâce qui coulent en abondance sur le pays confié à leur vigilance. Dieu les envoie toujours aux tournants critiques du devenir des nations. Leur rôle est d'aider les peuples à exécuter la mission dont ils sont chargés à un moment donné.

Or, d'après le Philosophe Inconnu, le peuple élu, en tant que collectivité souvent partagée entre des intérêts contradictoires, n'est en état de réaliser son message dans le monde que sous l'égide d'un individu exceptionnel, apte à lui révéler ses forces cachées et donner à son activité un sens bien défini. Envoyé par la Providence, l'homme élu est marqué d'un signe de son temps; autrement dit, il possède toutes les qualités le prédisposant à accomplir la mission que le moment historique impose au peuple. Intermédiaire entre Dieu et le peuple, c'est lui qui l'incarnation de l'idée messianique, le peuple n'est qu'un instrument entre ses mains.

C'était un point très important dans la philosophie saint-martinienne. Il ôtait tout fondement au reproche que lui avaient fait ses biographes<sup>69</sup>, l'accusant d'esprit chimérique et lui attribuant le désir d'un gouvernement de Dieu lui-même sur la terre. Il devint habituel d'opposer sa théocratie, „perdue dans les nuages” à celle de Joseph de Maistre, tenant compte de la réalité. Cependant, les ressemblances entre les deux théocrates sont plus grandes qu'on ne voulait le voir. Alors que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* demandait le gouvernement du pape en tant que représentant de Dieu sur la terre, le Philosophe Inconnu, ennemi décidé de l'Église, proposait par contre celui de l'homme choisi, envoyé à ce poste par la Providence. La différence était donc purement formelle.

La France révolutionnaire, vu l'importance du rôle qu'elle devait remplir dans le monde contemporain, fut dotée, elle aussi, de son homme élu. C'était Napoléon Bonaparte.

<sup>67</sup> *Lettre à un ami*, p. 67.

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>69</sup> A. Frank, *La philosophie mystique en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Saint-Martin et son maître Martinès de Pasqually*, Paris. 1866, pp. 169-176.

Diverses étaient les causes de cette promotion de Napoléon au poste de l'homme providentiel. Dans une grande mesure l'atmosphère générale y contribua. Le peuple français, las de longues années de révolution dont on ne voyait pas la fin, attendait avec impatience et nostalgie, comme l'a démontré O. Aubry<sup>70</sup>, un homme éminent qui serait apte à faire sortir la France d'un chaos où elle se plongeait de plus en plus profondément. L'opinion commençait à s'imposer dans tous les milieux que seule l'armée pouvait mettre fin à cette tourmente politique sous le commandement d'un grand génie qui, réunissant le talent militaire au talent organisateur, serait en état de consolider la paix, rétablir l'ordre et réaliser les principes proclamés par la Révolution. Cet espoir fut favorisé par l'atmosphère millénariste qui sévissait comme une épidémie contagieuse dans la société française de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les partisans du millénarisme proclamaient, comme A. Viatte<sup>71</sup> l'a prouvé, que l'histoire de l'humanité s'approchait de son point crucial. Ce moment, d'après les initiés, devait se produire en 1800. Le rôle d'un guide à ce tournant historique, qui devait apporter la régénération des sociétés, avait été confié, soutenait-on, à une nation, mais la réalisation de cette régénération revenait à un homme qui serait envoyé par la Providence. Appelé à accomplir une mission historique, il devait être un homme hors du commun, il devait donner l'exemple de l'énergie et du courage, être le modèle de toutes les vertus qu'exigeait le moment, et de plus, il devait en porter témoignage dans les actes. C'est lui donc qui devait être le moteur et l'instigateur du progrès moral.

Saint-Martin, dans une grande mesure sous l'influence de la lecture de Boehme, subit la psychose générale. Le 15 octobre 1797, il a écrit à son ami suisse, le baron de Kirchberger:

Nous sommes tous d'accord sur 1800; vous, votre ami de M... et moi. L'hiéroglyphe du *Myst. Mag.* le donne aussi complètement, comme vous l'avez trouvé et comme je crois vous l'avoir mandé dans le temps. [...] Je sais et je vois que les moments approchent, et que sûrement le nouvel ordre est tout prêt; mais je ne sais rien sur l'époque ni sur l'heure<sup>72</sup>.

La convergence des dates ne semble pas être fortuite dans la naissance de la légende napoléonienne. L'année 1800 c'est l'année où, selon les partisans du millénarisme, devait s'accomplir une grande transformation dans l'histoire de l'humanité. Mais l'année 1800 c'est aussi la victoire de Marengo. Et c'est justement depuis 1800, marqué par son grand succès

<sup>70</sup> *Quand la France attendait Napoléon*, Paris 1952.

<sup>71</sup> *Les sources occultes du romantisme*, t. I, Paris 1965, p. 323 et suiv.

<sup>72</sup> *La Correspondance Inédite*, p. 329.

militaire, que Napoléon semblait incarner, aux yeux de la majorité des Français, comme l'a remarqué son biographe G. Lefebvre<sup>73</sup>, toutes les qualités du grand chef d'armée, envoyé, par la Providence pour mener à bien l'oeuvre de la Révolution, chef que le peuple français attendait depuis de longues années. Napoléon lui-même, esprit réaliste, comprit que la chance le favorisait. Jouissant du prestige de la victoire, il développait son activité avec beaucoup d'aplomb. Par une propagande adroitement menée dans le „Bulletin de l'armée de réserve” et dans le „Moniteur” non seulement il rehaussait la portée de sa victoire, mais il se présentait comme un héros national, comme un homme unique qui tenait entre ses mains le salut de la France. Le culte de Napoléon commença donc à se propager en France assez vite. Le peuple français fasciné d'une part par ses succès rapides sur les champs de bataille, et, d'autre part, ébloui par son talent organisateur, vit en lui tout à la fois l'homme de la guerre et l'homme de la paix, spécialement qualifié pour faire face à tous les dangers dont la France était menacée. Même la franc-maçonnerie toujours très avisée dans ses entreprises et agissant avec beaucoup de prudence se joindra bientôt aux autres pour rendre un culte à Napoléon en qui elle voyait un „Bienfaiteur de l'Humanité”<sup>74</sup>.

<sup>73</sup> *Napoléon*, Presses Universitaires 1947.

<sup>74</sup> Nous avons retrouvé une lettre de Willermoz, Elu Coën de Lyon, écrite le 23 août 1806 au frère Achard, Médecin, secrétaire perpétuel de l'Académie et bibliothécaire de la ville. Elle concerne la fête de Napoléon et exprime toute la vénération de Willermoz pour l'Empereur, „Bienfaiteur de l'humanité”. L'Elu Coën de Lyon n'a pas de cérémonial précis pour cette cérémonie, mais il croit qu'il faut célébrer le jour de la fête de St. Napoléon, patron de l'Empereur; le jour de sa naissance. Le cérémonial peut varier suivant les circonstances et les localités.

„Si on n'a pas de salle disponible autre que celle de la Loge de la cérémonie, il faut bien que celle-là serve à tout; dans ce cas le Buste de l'Empereur peut être placé sur une table particulière ornée convenablement et placée dans des parties latérales de la Loge; mais non à l'orient dont la destination est toujours unique. La □ est un temple dont l'Orient est le Sanctuaire, et on a jamais exposé un homme vivant à la vénération publique. Mais comme vous avez un salon: c'est là où il me semble que doit être placé le Buste. Le local étant convenablement orné et préparé. C'est là où on peut déposer les fleurs ou des couronnes”.

Et dans la suite de sa lettre Willermoz ajoute que la cérémonie peut être embellie par la musique, le discours à l'honneur de l'Empereur. En plus, l'Empereur sera célébré par une telle apostrophe dont Willermoz compose le texte:

„O, Toi, grand Napoléon! que l'Eglise chrétienne révere en ce jour, qui nous a devancé dans la carrière des vertus religieuses, morales et sociales, qui a mérité d'en obtenir la glorieuse récompense et qui as laissé ton Nom à Notre Bien Aimé et Auguste Empereur! écoute au sein du Bonheur dont tu jouis les voeux que nous formons pour la prospérité et pour la longue durée de son règne, pour l'accomplissement de ses désirs et de ses entreprises qui tendent tous à notre Bien et au Bonheur de la famille humaine, et daigne les présenter pour nous au Suprême Rémunérateur des bonnes pensées, des bons désirs et des actions vertueuses”.

La bataille de Marengo ne fut pas non plus exercer son influence sur Saint-Martin. Depuis la victoire remportée en Italie il considère Napoléon non seulement comme un héros national, mais comme „un agent de Dieu”, l'homme providentiel dont la destinée fut de mener à bien l'oeuvre entamée par la Révolution et de diriger l'énergie du peuple français dans la direction qui lui a été prescrite par les plans de la Providence. Même le nom de Napoléon, qu'il écrit toujours en deux mots, joints par un trait d'union: Bona-Parte, a pour lui la valeur d'un symbole. Sans cacher sa vénération pour le premier consul, il lui décerne des épithètes, rarement rencontrées sous sa plume: étonnant, remarquable et dans son *Portrait*, sous le n° 1000, il écrit les mots suivants:

„Pendant mon séjour, dans mon pays est arrivée la fameuse bataille de Maringo le 25 prairial, où l'étonnant Bona-Parte a tellement avancé sa gloire, et la paix de l'Europe que je le regarde comme un instrument temporel des plans de la Providence par rapport à notre nation”<sup>75</sup>.

L'attentat manqué contre Napoléon le 3 nivôse, rue St. Nicaise, l'a affermi dans ses convictions. C'était, à ses yeux, une preuve évidente de la protection spéciale dont la Providence entoure ses élus. De nouveau, dans son *Portrait*, à l'occasion de cet événement, il nota ce qui suit:

Le 3 nivôse an 9, à huit heures du soir, éclatta rue St.-Nicaise la machine infernale dirigée contre Bona-Parte qui alloit à l'Opéra à la 1<sup>ère</sup> représentation du fameux oratorio de Hayden. Son cocher étoit ivre; il alla plus vite qu'à l'ordinaire et passa où il n'aurait pas passé de sang-froid. Cela fit que le carosse dépassa la machine de quelques secondes; ce qui suffit pour que l'explosion ne le pût atteindre. Je ne puis m'empêcher de révéler Bona-Parte tant pour les talents qu'il a montrés, que par la protection marquée de la Providence à son égard. On ne peut nier qu'il n'y ait de grandes destinées attachées sur cet homme remarquable<sup>76</sup>.

Cette grande destinée de Napoléon était, d'après Saint-Martin, de mettre fin à la Révolution, construire sur les ruines de l'ancienne une nouvelle société, fondée sur les principes de la société primitive, société qui servirait d'exemple à l'Europe et où l'homme pourrait trouver les conditions propices à son épanouissement spirituel et moral.

En 1800, Saint-Martin ne doutait pas que Napoléon fût envoyé par la Providence pour remplir cette mission. Il ne doutait pas non plus qu'en

---

Et en terminant sa longue lettre Willermoz conclut: „cette apostrophe pourrait entrer dans la conclusion du discours ou Eloge dans la Bouche du V<sup>ble</sup> M<sup>tre</sup> ou de l'orateur” (Lyon, Bibliothèque Municipale, Ms. Fds gal 5456, pièce 22).

<sup>75</sup> *Mon Portrait*, p. 406.

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 410.

sa qualité d'élu il n'eût pas la volonté de répondre à l'appel de Dieu. Sa foi était d'autant plus justifiée qu'elle concordait avec les principes de sa philosophie et répondait à sa longue attente.

\*

La pensée de Saint-Martin en ce qui concerne le caractère providentiel de la Révolution et la mission de la France dans le monde n'a pas toujours suivi le droit chemin. Elle a connu bien des défaillances et des hésitations qui se sont manifestées surtout dans *Eclair sur l'association humaine*, publié en 1797. Son système qu'il voulait cohérent y fait l'impression de se désagrèger, de souffrir d'une brisure. D'après certains de ses énoncés il y a lieu de supposer qu'il a perdu sa croyance dans la mission providentielle de la France révolutionnaire.

Eh bien! nous qui nous croyons si fort au-dessus des autres peuples en ce genre, voyons combien nous avons offert de victimes humaines dans la révolution aux mots de nation, de sûreté de l'état, etc. [...] Non, nous ne différons pas des autres nations; nous sommes enveloppés des mêmes ténèbres, et nous avons fait nos preuves que nous sommes capables des mêmes crimes<sup>77</sup>.

En face des événements contemporains sa foi subit un fléchissement. La Révolution qu'il avait accueillie au début avec enthousiasme commençait alors à le décevoir. Les abus que les dirigeants de la Révolution avaient commis et dont ses amis l'avaient renseigné ne manquèrent pas de provoquer son indignation. „[...] Mr. Monlord, écrit-il dans son *Portrait*, m'a conté nombre de traits des plus surprenants et en même tems des plus horribles qui se sont passés dans notre Révolution et que j'ignorois. Mon ame s'est déchirée au recit de toutes ces injustices [...]”<sup>78</sup>. C'est pourquoi il critique avec une grande véhémence dans *Eclair* les principes de la Révolution en jugeant fausses les aspirations des révolutionnaires:

[...] tout en jugeant les puissances humaines, établies universellement sur la terre, je suis bien loin de vouloir que l'homme les renverse, parce que nous ignorons toujours la main cachée qui peut agir sous les mains visibles; et fussent-elles injustes, ce n'est point à l'homme seul à les redresser, s'il ne veut s'exposer lui-même au sort funeste de ceux qui ne servent que d'instrument à la punition des nations, et qui ne savent que s'abreuver de sang<sup>79</sup>.

<sup>77</sup> *Eclair sur l'association humaine*, par l'auteur *Des erreurs et de la vérité*, Paris 1797, p. 89-90.

<sup>78</sup> *Mon Portrait*, p. 343.

<sup>79</sup> *Eclair sur l'association*, p. 67.

Cependant, le Philosophe Inconnu a réussi à sauver le caractère providentiel de la Révolution en séparant l'action de la Providence de celle des hommes. „[...] quant au fonds” dit-il, la Révolution était l'oeuvre de la Providence, mais „quant à la forme” elle était due „à la main de l'homme” qui, hélas, a „deshonoré ce grand événement”<sup>80</sup>.

Bien que Saint-Martin ait surmonté ses doutes sur le caractère providentiel de la Révolution française, il ne s'est pas mis pour autant à l'abri des hésitations sur le caractère de la mission de la France dans le monde. Voyait-il cette mission dans le domaine politique et social uniquement ou l'englobait-il dans le plan divin de l'économie du salut? Il n'était pas suffisamment convaincu que peuple français eût tiré une leçon convenable des épreuves que la Providence lui avait infligées au cours de la Révolution. Au contraire, il avait des raisons de craindre que beaucoup de gens dès le lendemain de cette épreuve oublient le service que la main suprême avait voulu leur rendre par là, et se replongent de nouveau „dans le torrent”. Par conséquent, il nourrissait parfois des doutes que le peuple français fût à la hauteur de la tâche que la Providence lui avait désignée au début de la Révolution.

La cause principale des doutes et des hésitations de Saint-Martin — doutes et hésitations qui prouvent que le Philosophe Inconnu a éprouvé de grandes difficultés à construire son système providentiel — était certainement le fait qu'il regardait les événements révolutionnaires de trop près. Pour contempler la Révolution française „en philosophe”, comme il le voulait, il lui aurait fallu un recul plus grand dans l'espace et dans le temps, recul qui lui aurait permis, en parfait accord avec lui-même, de penser la Révolution conformément à sa philosophie.

\*

Ayant accordé à la France presque tous les attributs du peuple désigné par la Providence pour remplir une mission dans le monde contemporain, Saint-Martin ne réserve pourtant le titre de peuple élu qu'aux Juifs. A la France, par contre, chaque fois qu'il parle de son élévation parmi les nations, il décerne le titre, à l'exemple des patriotes, de „grande nation”, de „peuple souverain”. Même plus, dans *De l'Esprit des Choses*, il développe avec insistance — d'ailleurs sans l'avoir jamais abandonnée<sup>81</sup> —

<sup>80</sup> Ibidem, p. 61.

<sup>81</sup> A vrai dire, dans le *Tableau Naturel* déjà la pensée de Saint-Martin se développe sur deux plans: d'une part, le Philosophe Inconnu enlève aux Juifs leurs privilèges de peuple élu, mais, d'autre part, il soutient la permanence de leur élection. Dans le *Tableau Naturel*, il met l'accent surtout sur l'infidélité des Juifs et sur ses conséquences.



l'ancienne idée des Juifs considérés comme peuple élu. Il se pose donc une question, à savoir: en 1800, Saint-Martin aurait-il reculé sur son ancienne position et jugé la mission de la France terminée avec la fin de la Révolution? Sans doute, une telle attitude du Philosophe Inconnu faciliterait la solution du problème, mais, hélas, son oeuvre postérieure ne permet pas de s'arrêter à cette interprétation. En 1802, dans le *Ministère de l'homme-esprit*, considéré comme une sorte de testament littéraire et philosophique, il confirme expressis verbis la France comme élue de la Providence.

„Il ne faudrait pas s'étonner de cette élection, malgré nos crimes et nos brigandages. Les Juifs qui ont été choisis dans leur temps ne valoient pas mieux que les Français”<sup>82</sup>.

Il s'impose donc, à la lumière de ses dernières oeuvres, une autre interprétation de la pensée saint-martinienne, interprétation admettant l'existence de deux peuples élus, l'un réalisant sa mission à côté de l'autre. Leur activité, se développant sur deux plans différents, non seulement ne s'exclut pas, mais elle se complète, l'une étant en quelque sorte la condition de l'autre. La route commune des deux peuples: juif et français, suggère Saint-Martin, a été annoncée et confirmée par le cours de leur histoire. Se référant à un historien romain dont il ne cite pas le nom, il est fasciné dans leur destin par une coïncidence des dates qu'il est loin de considérer comme fortuite. La destruction du temple de Jérusalem arrivée à deux reprises, une fois par Nabuchodonosor, l'autre fois par Titus, eut lieu le jour même, „où le sceptre temporel de la France a été brisé”, c'est-à-dire le 10 août. Ce jour-là a décidé de la destinée des deux peuples et a inauguré une ère nouvelle dans leur histoire.

Le leit-motiv de la pensée saint-martinienne, greffée en grande partie sur la pensée de Saint-Paul, est une profonde conviction que Dieu, bien que le peuple juif ait manqué à son engagement, n'a pas rompu son alliance avec lui. Au contraire, cette alliance, étant donné „l'immutabilité des décrets”<sup>83</sup> divins, est désormais indissoluble. Dieu, fidèle toujours à sa parole, est devenu en quelque sorte l'esclave de ses propres décrets. Par conséquent, le peuple juif, marqué dès le début de son existence d'un sceau divin, le portera jusqu'à la fin des siècles.

„Ainsi ce Peuple offre toujours l'empreinte primitive qui le constitue: il a toujours sur lui le sceau du Ministère auquel il fut appelé; et il porte partout son essence indélébile, comme l'homme a conservé la sienne, malgré son crime et sa dégradation”<sup>84</sup>.

<sup>82</sup> Paris an XI-1802, p. 168.

<sup>83</sup> *Tableau Naturel*, pp. 100 et 101.

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 220.

Si bien que le peuple juif, malgré sa décadence et sa dispersion dans le monde, ne peut se soustraire à la mission à laquelle il fut appelé au début de son existence. Quoique dégradé, errant, sans patrie, il tient toujours entre ses mains le sort et le salut du monde, il est destiné par sa mission à être sauveur des autres peuples. Car, dit Saint-Martin, „son unité d'élection n'a point été anéantie: quoique les membres de ce corps se soient entièrement dispersés et sub-divisés, ils conservent toujours leurs rapports fondamentaux”<sup>85</sup>.

Ces mots sont très importants dans la philosophie saint-martinienne, parce qu'ils définissent le rôle du peuple juif dans le monde contemporain. Il n'est plus question du rôle terrestre des Juifs. Ayant une fois enlevé au peuple juif ses droits et ses privilèges de guide de l'humanité sur la terre, Saint-Martin ne se dément plus sur ce point. Seulement, en 1800, il situe le problème au niveau spirituel. C'est pourquoi, il est indifférent aux problèmes qui se posent à son époque. Ni les persécutions des Juifs en Alsace qu'il ne pouvait ignorer, ni le droit de citoyenneté qu'on leur a accordé pendant la Révolution ne l'intéressent<sup>86</sup>. Au contraire, la question juive est pour lui avant tout d'ordre sacré, surnaturel. Vue dans cette perspective, la mission des Juifs se rapporte uniquement au salut du monde. L'opinion du Philosophe Inconnu ne donne lieu à aucune ambiguïté à cet égard. Comme dans l'avenir Léon Bloy, il constate avec une profonde conviction „[...] le salut vient des Juifs”, et pour cause, „[...] la guérison doit venir des Juifs puisque c'est dans les Juifs que les remèdes ont été semés”<sup>87</sup>. Ainsi, malgré leur infidélité qui les a appauvris horriblement, Saint-Martin, en suivant Saint-Paul, soutient l'idée des Juifs comme peuple élu. Loin d'être rejetés, ils sont encore, dans le monde actuel, l'instrument du salut. Ils le sont non à cause de leurs vertus, mais à cause du décret divin. Par conséquent, le peuple juif, dans la philosophie saint-martinienne a non seulement son passé et son présent, mais aussi son avenir.

L'action salvatrice de Juifs dans le monde, d'après Saint-Martin, a dû passer par deux étapes. La première étape a été déjà accomplie. Reprenant sa méthode typologique d'après laquelle le peuple juif était le type de l'humanité et en tant que tel constituait „un noyau représentatif” de l'âme humaine, le Philosophe Inconnu attribua à Israël d'avoir fait sortir l'âme humaine d'un chaos dans lequel elle était tombée à la suite de la chute primitive. Constitués en un corps, un peuple, les Juifs ont tiré de l'abîme, rassemblé et uni les débris de cette âme humaine, autre-

<sup>85</sup> Ibidem.

<sup>86</sup> Cf. S. Schwarzfucks, *Les Juifs de France*, Paris 1975.

<sup>87</sup> *De l'Esprit des Choses, ou coup d'oeil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence; ouvrage dans lequel on considère l'homme comme étant le mot de toutes les énigmes*, t. II, Paris an VIII, p. 250 et 184.

ment dit, ils ont réuni ce qui était épars et en désordre<sup>88</sup>. Mais, hélas, leur service, si nécessaire qu'il fût, portait avec lui un grand désavantage. L'âme humaine se trouva enfermée dans une espèce d'enceinte close et bornée de la région terrestre et n'avait aucun moyen de contact avec la région divine. Dieu, à qui les autres peuples sont aussi chers que le peuple juif, ne put souffrir cet état des choses. Car si le peuple juif avait été choisi, ce n'était pas pour être comblé de bienfaits pour son propre compte, mais pour devenir „un des canaux où la sève a passé se porter dans toutes les branches de l'arbre ou dans toute la famille humaine. C'est un vaisseau de ce grand corps, chargé de faire passer le sang du coeur dans toute la personne”<sup>89</sup>.

Autrement dit, le rôle des Juifs dans le monde consistait à être le dispensateur des faveurs divines, à les distribuer parmi toutes les nations. Constituant un peuple occupant un territoire déterminé par les frontières, ils n'avaient pas été à même de faire face à cette charge et en tant que tels ils devinrent stériles, incapables d'amener l'humanité à la loi de l'esprit. Par conséquent, leur dispersion dans le monde devint nécessaire. Il fallait qu'Israël mourût comme peuple-nation pour devenir peuple ouvert à tous. Il était indispensable de briser le centre, c'est à dire l'état juif pour faire jaillir dans le monde entier les grâces divines, retenus jusqu'ici par les Juifs<sup>90</sup>.

C'est alors qu'a commencé la seconde étape de l'action salvatrice des Juifs dans le monde. Leur crime ainsi que leur punition ont porté, par la sagesse de Dieu, des fruits et ont tourné à l'avantage de l'humanité.

„Ainsi, les Juifs, écrit Saint-Martin, nous sont encore plus chers dans leur dispersion qu'ils ne l'ont été dans leur rassemblement [...] Ainsi, leur crime nous a été d'une utilité inappréciable, et c'est là où l'on peut dire de nouveau: *felix culpa*”<sup>91</sup>.

Felix culpa! car, d'une part, dispersés dans le monde, les Juifs sont devenus, comme on l'a vu plus haut, un avertissement pour les hommes s'écartant de la loi prescrite par Dieu, mais, d'autre part, conséquence beaucoup plus importante, l'âme humaine depuis est en état de s'avancer davantage vers sa réintégration. C'est que le cercle borné dans lequel elle fut enfermée a été rompu une fois pour toutes par la dispersion des Juifs. L'âme humaine a retrouvé ainsi sa liberté et est en état de monter par ses propres forces vers la région supérieure, où son alliance avec Dieu peut se consommer.

Ce grand service, les Juifs l'avaient rendu à l'humanité à leurs dé-

---

<sup>88</sup> Ibidem, p. 249-250.

<sup>89</sup> Ibidem, p. 169.

<sup>90</sup> Ibidem, p. 249.

<sup>91</sup> Ibidem, p. 251.

pens. Comme l'arrêt de Dieu est irrévocable à cet égard, ils ont disparu à jamais du milieu des nations. Leur royaume a cessé, une fois pour toutes, d'être de ce monde. C'est leur troisième esclavage sur la terre qui durera jusqu'à la consommation des siècles. Ils sont devenus, comme leur destinée l'a voulu, une victime offerte en sacrifice pour le salut du monde.

L'évolution de la pensée saint-martinienne envers les Juifs est nette. Du peuple élu, devenu peuple criminel, il fait dans la dernière étape, un bouc émissaire. A ce titre, il leur promet une récompense. Mais dans l'autre monde<sup>92</sup>. Sur la terre, outre l'avie errante, le dédain et les persécutions, rien ne les attend. De là, la gloire, mais aussi le drame de leur existence terrestre. Drame d'un peuple qui a le devoir de mourir comme peuple particulier pour sauver par son action spirituelle les autres. Il ne reste donc aux Juifs qu'à porter le fardeau de leur destinée avec soumission à la volonté de Dieu, dans l'abandon et l'isolement complet sur la terre. Car l'action protectrice de Dieu qui avait veillé sur eux avec tant de vigilance avait pris fin. Et toutes les manifestations divines dont ils furent l'objet ont cessé. Du même coup, leur mission sur la terre avait été reprise par la France en tant que peuple de la nouvelle alliance.

Si Israël tient entre ses mains le salut du monde, la France porte la responsabilité de sa destinée terrestre. Les rôles, échus aux deux peuples dans le monde contemporain, sont partagés dans la philosophie saint-martinienne d'une façon assez nette. Les Juifs doivent réaliser l'union mystique des hommes avec leur Créateur, préparer le royaume de Dieu où l'humanité toute entière entrera à la fin des siècles. La France, par contre, est devenue cette terre d'élection d'où le souffle vivifiant se répandra sur le monde entier pour le régénérer. Guide des nations, elle doit les conduire vers un rajeunissement radical. C'est à elle qu'était confiée la réforme des sociétés, la suppression des abus, de l'injustice, de l'inégalité, bref, la restauration de la société primitive dont l'humanité s'est éloignée au cours des siècles. Sa mission donc pour laquelle elle a été appelée est de bâtir sur la terre la société nouvelle, qui sera le facteur du progrès moral de l'homme. Les deux missions, celle des Juifs et celle des Français, non seulement n'entrent pas en collision, mais elles sont également indispensables dans le monde. Une main invisible les unit dans un ensemble harmonieux et les conduit dans la même direction. L'action d'Israël se rapporte à la sphère de l'esprit et a pour objet la mission salvatrice de l'humanité. L'action de la France concerne plutôt les affaires terrestres et a pour but le renouveau moral des sociétés.

<sup>92</sup> Ibidem.

tés. Elle est destinée à faire triompher surtout la vérité et la justice dans le monde.

La différence pourtant ne s'arrête pas là. La mission d'Israël, comme l'a voulu le décret divin, est éternelle et durera jusqu'à la fin des siècles. Et c'est là sans doute la supériorité incontestable, dans la pensée saint-martinienne, d'Israël sur la France. Car la mission de la France, comme il résulte de certains énoncés du Philosophe Inconnu, semble être temporaire et prendra fin à l'accomplissement de cette mission. La France n'est devenue un instrument entre les mains de la Providence qu'à une certaine étape du devenir humain. Ce point de vue est d'ailleurs une conséquence de la philosophie saint-martinienne. A cet égard, le Philosophe Inconnu rejoint l'opinion bien répandue dans son siècle. Comme Montesquieu, il croit que l'histoire de l'humanité ne fait pas une chaîne continue, un processus homogène, mais au contraire qu'elle se compose d'une série d'époques hétérogènes dont chacune a ses buts particuliers et se sert de moyens propres à les réaliser. Par conséquent, chaque époque nouvelle appelle sur la scène du monde une nation nouvelle, apte à porter un fardeau de charges et de responsabilités, imposées par les besoins du temps. Le credo du Philosophe Inconnu à ce sujet est formel: „[...] dans ce grand drame qui vient de s'ouvrir [...] toutes les nations de l'univers doivent à leur tour remplir un rôle”<sup>93</sup>.

Donc, d'après Saint-Martin, chaque nation a sa mission bien particulière, en fonction de sa propre nature, à remplir dans le développement de l'humanité. Suivant les besoins des époques et suivant ses capacités chacune d'elles, à tour de rôle, sera désignée par la Providence au poste de guide des sociétés. C'est pourquoi, elles doivent rester toutes vigilantes pour répondre au moment voulu à l'appel de Dieu.

Poser le problème en ces termes, c'était soutenir que les peuples ne marchent pas au hasard, que la Providence ne laisse à aucun moment les sociétés à elles-mêmes. Telle était justement la croyance profonde de Saint-Martin. A tout moment où les sociétés humaines dévient de la loi qui leur a été prescrite à l'origine des choses, elle fait intervenir un peuple qu'elle charge de remplir au sein du monde la mission, d'être le ferment du renouveau moral et spirituel. Si bien que le contact est continu du ciel avec la terre. Sans ce contact, le Philosophe Inconnu n'en doutait pas, les peuples

seroient comparables à des ballons lancés dans l'immensité de l'espace, livrés aux caprices des vents sans aucun point de résistance, [...] sans base et sans horizon pour faire l'estime de leur route, et sans moyens

<sup>93</sup> *Lettre à un ami*, p. 77.

de prévoir ni de prévenir les catastrophes et les naufrages qui les menaceroient à tout momens<sup>94</sup>.

Ainsi, la route de l'histoire entraînée sur deux plans, spirituel et terrestre, tournera jusqu'à la consommation des siècles.

En conclusion, L. C. de Saint-Martin n'a ni créé ni employé, dans son oeuvre, le terme de messianisme. Cette honneur revient à Hoëne-Wronski. Mais il apporta dans la pensée européenne presque tous les éléments de ce courant qui s'épanouira, sous formes diverses, à l'époque romantique. De même, sous l'influence des événements contemporains, il a dépassé et renouvelé de fond en comble l'idée du peuple élu. Jusqu'à la Révolution française le peuple élu était uniquement le peuple juif et le problème juif c'était un problème religieux. Pendant la Révolution Saint-Martin a dépouillé Israël de sa séculaire aspiration messianique et l'a transmise aux autres peuples. Tout en soutenant encore la mission d'Israël dans le monde, il a appelé, le premier, les autres nations à participer, elles aussi, au devenir de l'humanité. Or, il a fait que désormais la pensée messianique appartient à tous les peuples et c'est là un changement important dans l'histoire du messianisme.

IDEA NARODU WYBRANEGO  
W TWÓRCZOŚCI LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN,  
FILOZOFA NIEZNANEGO

Streszczenie

Problem narodu wybranego przewija się przez całą twórczość Saint-Martina. W pierwszym przedrewolucyjnym okresie narodem wybranym, zgodnie z tradycją jest, według Filozofa Nieznanego, naród żydowski. Sprzeniewierzywszy się jednak swemu powołaniu, Żydzi stracili zarówno przywileje, jak i znajomość tajemnic wszechświata, które zapewniły im wyższość nad innymi narodami. Pozbawieni roli przewodnika ludzkości, rozproszeni po wszystkich zakątkach ziemi Żydzi są obecnie, według interpretacji Saint-Martina, znakiem ostrzegawczym dla człowieka współczesnego. Ich historia jest tragiczną lekcją, która przestrzega ludzkość przed losem, jaki ją czeka jeśli zejdzie z drogi, która została jej wyznaczona na początku istnienia.

Podczas rewolucji, w atmosferze mesjanizmu, który ogarnął naród francuski, Saint-Martin za naród wybrany uznaje Francuzów. Zostali oni powołani na to zaszczytne, ale i odpowiedzialne stanowisko na mocy prawa, które stanowi jeden z głównych punktów historiozofii Filozofa Nieznanego, a które głosi, że każdy naród na pewnym etapie swojego rozwoju ma do spełnienia misję w świecie, wyrastającą z potrzeb epoki i zgodną z wolą Boga. Naród francuski został powołany na to stanowisko w wyniku cierpienia, jakie niosła ze sobą Rewolucja, i ekspiacji

<sup>94</sup> Ibidem, p. 61-62.

za swoje winy. Cierpienie obudziło w nim siły moralne, które pozwoliły sprostać zadaniu, jakie Opatrzność nałożyła na Francję. Misja Francji miała polegać, po okresie burzenia starego porządku, na odbudowaniu nowego społeczeństwa, opartego na zasadach sprawiedliwości, równości i braterstwa. Rewolucja Francuska, będąc jednak w przekonaniu Saint-Martina „rewolucją rodzaju ludzkiego”, nakładała na Francję specjalne obowiązki. Naród francuski miał zaszcześcić wśród innych narodów własne ideały i doprowadzić do powstania na ich terytoriach nowych, sprawiedliwych społeczeństw.

Z problemem narodu wybranego Saint-Martin powiązał ściśle problem człowieka wybranego. Zesłany przez Opatrzność mąż wybrany pełni funkcję pośrednika między Bogiem a narodem; to on jest ucieleśnieniem idei mesjanistycznej, naród zaś jest tylko narzędziem w jego ręku. Mężem opatrznosciowym Francji był, według Filozofa Nieznanego, Napoleon Bonaparte.

W ostatnim okresie twórczości, w obliczu wypadków Rewolucji odsłaniających zbrodnie jej przywódców, myśl Saint-Martina na temat narodu wybranego precyzuje się z trudem, towarzysząc jej wahania i wątpliwości. W *De l'esprit des choses*, wydany w 1800 roku, wraca do idei Żydów jako narodu wybranego. Należy zatem sądzić, że Filozof Nieznany przyjmuje istnienie dwóch narodów wybranych z tym zastrzeżeniem, że misja ich nie jest tej samej natury. Misja Żydów odnosi się wyłącznie do dziedziny nadprzyrodzonej i dotyczy akcji zbawczej ludzkości. Misja narodu francuskiego natomiast zamyka się w sferze spraw ziemskich, ma na celu odnowę moralną społeczeństw i trwać będzie do chwili powołania przez Opatrzność innego narodu na jego miejsce.